

www.e-rara.ch

Les quatre conquêtes de l'Angleterre

**Bonnechose, François Paul Émile Boissnormand de
Paris, 1852**

ETH-Bibliothek Zürich

Shelf Mark: Rar 38997: 1-2

Persistent Link: <https://doi.org/10.3931/e-rara-88029>

Chapitre II. Conquête de la Grande-Bretagne par les Anglo-Saxons.

www.e-rara.ch

Die Plattform e-rara.ch macht die in Schweizer Bibliotheken vorhandenen Drucke online verfügbar. Das Spektrum reicht von Büchern über Karten bis zu illustrierten Materialien – von den Anfängen des Buchdrucks bis ins 20. Jahrhundert.

e-rara.ch provides online access to rare books available in Swiss libraries. The holdings extend from books and maps to illustrated material – from the beginnings of printing to the 20th century.

e-rara.ch met en ligne des reproductions numériques d'imprimés conservés dans les bibliothèques de Suisse. L'éventail va des livres aux documents iconographiques en passant par les cartes – des débuts de l'imprimerie jusqu'au 20e siècle.

e-rara.ch mette a disposizione in rete le edizioni antiche conservate nelle biblioteche svizzere. La collezione comprende libri, carte geografiche e materiale illustrato che risalgono agli inizi della tipografia fino ad arrivare al XX secolo.

Nutzungsbedingungen Dieses Digitalisat kann kostenfrei heruntergeladen werden. Die Lizenzierungsart und die Nutzungsbedingungen sind individuell zu jedem Dokument in den Titelinformationen angegeben. Für weitere Informationen siehe auch [Link]

Terms of Use This digital copy can be downloaded free of charge. The type of licensing and the terms of use are indicated in the title information for each document individually. For further information please refer to the terms of use on [Link]

Conditions d'utilisation Ce document numérique peut être téléchargé gratuitement. Son statut juridique et ses conditions d'utilisation sont précisés dans sa notice détaillée. Pour de plus amples informations, voir [Link]

Condizioni di utilizzo Questo documento può essere scaricato gratuitamente. Il tipo di licenza e le condizioni di utilizzo sono indicate nella notizia bibliografica del singolo documento. Per ulteriori informazioni vedi anche [Link]

CHAPITRE II.

CONQUÊTE DE LA GRANDE-BRETAGNE PAR LES ANGLLO-SAXONS.
FONDATION DES DIVERS ÉTATS DE L'OCTARCHIE.

I.

Fondation des royaumes de Kent, de Sussex et de Wessex.
(449-530.)

Les hommes des trois navires qui, sous la conduite d'Hengist et de Horsa, abordèrent en 449 dans l'île de Tanet, étaient de la nation des *Ghètes* ou *Jutes*, l'une de celles qui faisaient partie de la confédération saxonne.

Les chefs bretons tenaient conseil sur les moyens de repousser une agression de leurs anciens ennemis, les Pictes et les Scots, lorsqu'ils apprirent le débarquement des pirates sur les côtes voisines : Vortigern proposa de s'assurer l'assistance des nouveaux venus contre les Scots ; cette résolution fut adoptée¹. Le chef breton négocia

1. Le conseil qui adopta cet avis n'était composé que des chefs qui reconnaissaient l'autorité suprême de Vortigern : il paraît que les chefs cambriens protestèrent (Triad, *Cambr. Brit.*, t. II, p. 49, 51, 433).

donc avec les pirates au nom de ses compatriotes, il promit des vêtements et des vivres, et les Saxons offrirent en échange leurs bras et leurs épées. Les Bretons, à l'aide de ce renfort, vainquirent leurs ennemis et songèrent à s'assurer pour l'avenir de si puissants auxiliaires. Les compagnons d'Hengist et de Horsa étant peu nombreux, leurs chefs s'engagèrent à revenir avec des forces plus considérables ; ils demandèrent pour prix de leur assistance des subsides et des terres ; un traité fut conclu. L'île de Tanet fut concédée aux étrangers pour y créer des établissements. Ils revinrent avec des renforts : dix-sept vaisseaux, puis encore quarante, débarquèrent sur la côte de Kent des forces considérables, et d'abord fidèles à leurs engagements, ils remportèrent plusieurs victoires sur les Pictes et les Scots : mais ils se lassèrent bientôt de combattre pour autrui ; leur ambition s'accrut avec leurs forces, et leurs exigences avec leurs succès ; peu satisfaits du territoire qui leur avait été cédé, ils en demandèrent un plus vaste qui leur fut refusé, et ce qu'on ne voulut pas leur concéder ils résolurent de le conquérir. Ils firent alliance contre les Bretons avec les Pictes et les Scots, qu'ils avaient combattus et vaincus ; cette alliance fatale fit comprendre aux indigènes qu'en croyant s'être assuré des alliés ils s'étaient donné des maîtres ;

l'appel qui avait été fait aux Saxons fut dès lors considéré comme une trahison, et la douleur nationale s'exhala dans ces paroles d'un vieux poète breton : « Après avoir abattu nos ennemis, les Saxons se réjouissaient avec nous de la victoire ; nous fêtions à l'envi leur bienvenue ; mais malheur au jour où nous les avons aimés ! malheur à Vortigern et à ses lâches conseillers ¹ ! »

Les Bretons cependant opposèrent à leurs nouveaux ennemis une résistance opiniâtre ; l'indignation réveilla en eux l'amour de la patrie et de l'indépendance : ils furent plus forts contre les Saxons qu'ils ne l'avaient été contre les Pictes, et si de nouveaux essaims d'ennemis n'étaient venus perpétuellement du continent renforcer les premiers, la cause nationale peut-être eût été victorieuse. Plusieurs chefs bretons s'immortalisèrent dans cette lutte héroïque, et surtout Guortemir, le fils de Vortigern : les vieilles traditions du pays attribuent à ce guerrier des exploits dignes des héros d'Homère : dans un combat, disent-elles, Guortemir, pressé par ses ennemis, arracha de terre une forte souche avec laquelle il tua Horsa et mit en fuite les Saxons ². Ce qui est

1. *Archæology of Wales — Cambrian Register, for 1796*, p. 554.

2. Nennius, *Historia Britonum*, c. 46.

incontestable, c'est que les Bretons remportèrent plusieurs victoires ; Horsa périt, ses compagnons se rembarquèrent, et pendant cinq ans la Bretagne put se croire affranchie ¹.

Les Saxons revinrent en nombre formidable, sous la conduite d'Hengist : Guortemir, leur vaillant adversaire, n'existait plus, et en l'année 459, ils gagnèrent à Crayford une sanglante bataille dont le résultat fut l'abandon du territoire de Kent par les Bretons ; huit ans plus tard, en 473, les Saxons remportèrent une victoire nouvelle. Les Bretons, dit la chronique saxonne, s'enfuirent devant leurs ennemis comme devant un feu dévorant ²; cette victoire affermit Hengist dans sa conquête, et de cette époque date la fondation du royaume de *Kent*.

Vingt-huit ans après le premier débarquement d'Hengist, en l'année 477, Ella, autre chef saxon, qui se disait comme Hengist, descendu d'Odin, aborda avec trois de ses fils et trois vaisseaux, au midi du pays de Kent ; il refoula les Bretons vers le nord et vers l'ouest, et fonda l'état de *Sussex* ou le royaume des Saxons du sud.

Seize années s'écoulèrent entre l'arrivée d'Ella et celle du fameux Cerdic, qui faisait aussi re-

1. Nennius, *ubi supra*.

2. *Sax. Chronic.*, ann. 473.

monter à Odin sa généalogie. Ce chef saxon aborda en 493 à l'ouest de Sussex et de Kent, avec des forces considérables. Il lutta près de quarante ans contre les Bretons de l'ouest et du nord ; il s'empara de l'île de Wight et du territoire qui est aujourd'hui le comté d'Hampshire ; son fils Cynric et son petit-fils Céalwin conquièrent sur les Bretons le pays entre la côte méridionale et la Saverne, frontière de la population cambrienne, et qui est devenu le célèbre royaume saxon de *Wessex*.

Cerdic, dans cette longue et sanglante lutte, eut pour adversaires des chefs cambriens fameux, et le plus illustre de tous qui se rendit immortel sous le nom d'Arthur. Ce guerrier livra d'innombrables combats aux Saxons ; les batailles d'Arthur dont le souvenir s'est le mieux conservé sont celles de Longborth et de Morlas sur le Lawen, chantées l'une et l'autre avec une incomparable richesse d'images par le barde Llywarch-Hen, son ami et son compagnon ¹ ; et enfin la bataille de Badon-Hill, près de Bath, où Arthur terrassa ses ennemis.

A cette époque comme au temps de la conquête romaine, si les Bretons avaient été unis, jamais ils n'auraient subi le joug des étrangers, mais ils furent

1. Llywarch-Hen's, *Elégies*, p. 3-7-9, 131-135.

encore à eux-mêmes leurs plus terribles ennemis, et les discordes civiles firent plus pour les abatre que les lances des Saxons. Le fameux Arthur lui-même, en qui la vieille nationalité bretonne s'est personnifiée, eut à lutter jusque dans sa famille contre des chefs ambitieux ou jaloux : il périt de la main de Medrawd, son neveu. Blessé à mort, il fut secrètement porté sur mer le long de la côte de Cornouailles à Uzella et de là à Glastonbury où il expira. Sa mort fut longtemps tenue cachée et le mystère qui déroba le lieu de sa sépulture, contribua autant que ses exploits à rendre son nom immortel ¹. Des prophéties célèbres avidement écoutées et bientôt devenues populaires annoncèrent son retour. Le bruit se répandit qu'Arthur n'était pas mort, qu'il vivait retiré pour un temps dans quelque région inconnue, et qu'à l'heure marquée il reviendrait conduire encore les Kymris à la victoire : à mesure que les Saxons avançaient et s'affermisssaient dans leur conquête, le nom d'Arthur grandit dans la Bretagne subjuguée, rendu immortel par des sentiments qui survivent à la défaite dans le cœur des vaincus, par l'orgueil national et l'espoir de la vengeance.

1. Le corps d'Arthur fut découvert à Glastonbury dans une fouille ordonnée par le roi Henri II.

Vers le milieu du vi^e siècle, la partie méridionale de la Grande-Bretagne, moins l'extrémité de Cornouailles, était conquise; les états ou royaumes saxons de *Kent*, de *Sussex* et de *Wessex* étaient fondés. Tout le reste de l'île, à l'exception de quelques districts au nord de la Tamise, était encore au pouvoir de la race indigène.

II.

Fondation des royaumes d'Est-Anglie, d'Essex, de Bernicie, de Deira et de Mercie.

(527 - 586.)

Ce furent les Angles, venus de la partie méridionale de la Chersonèse Cimbrique, appelée Sleswig, qui assurèrent la possession définitive de la Bretagne à la race germanique. Déjà en l'année 527, et du temps de Cerdic, une portion de ce peuple conduite par un chef nommé Uffa, avait envahi la côte nord-est de la Bretagne; elle y forma quelques établissements qui s'accrurent dans la suite et devinrent l'origine de l'*Est-Anglie*.

Quelques années plus tard la rive gauche de la Tamise fut envahie par de nouvelles bandes saxonnes: celles-ci, soutenues au midi par les Jutes du Kent et au nord par les Angles, repoussèrent les Bretons et jetèrent les fondements du

royaume saxon d'*Essex*, peu considérable par son étendue, très-important néanmoins comme renfermant dans ses limites la cité de Londres : enfin, vers l'année 547, une grande partie de la nation des Angles se mit en marche sous la conduite du grand chef de guerre Ida et de ses douze fils.¹ Leurs nombreux vaisseaux abordèrent au nord sur la côte orientale entre le Forth et la Tweed, et leurs forces réunies envahirent graduellement, d'une mer à l'autre, le territoire breton compris entre l'Humber et la Clyde : elles y trouvèrent, comme partout, les indigènes divisés et affaiblis par les guerres civiles. Les trois principaux états bretons dans cette partie de l'île étaient, au nord de l'Humber, le Deyfr, le Byrnich et le Reged entre la Clyde et l'Humber : là régnait Urien, le plus redoutable ou du moins le plus célèbre des chefs du nord dans les poésies nationales et surtout dans les chants du fameux Taliesin, barde et guerrier, dont Urien était le patron et l'ami. Ces chants belliqueux donnent à Ida un nom caractéristique des ravages qui marquaient ses traces et de la terreur qu'il semait devant lui : il y est appelé *Flamdwynn* ou le brandon de feu : son adversaire Urien

1. Ida, comme Hengist, Cerdic et Ella, faisait remonter son origine à Odin-le-Grand, ancêtre des princes anglo-saxons comme de ceux de la Suède, de la Norwège et du Danemark. (S. Turner, *Hist. des Anglo Saxons*, l. III, c. 4.)

est nommé le foudre de guerre, le bouclier des forts¹. « Ni les plaines ni les forêts, dit le barde, n'étaient un asile sûr pour l'ennemi lorsque le cri de guerre des Bretons arrivait semblable à la vague en fureur qui se brise sur la plage : j'ai vu un matin les braves guerriers rangés en bataille et ensuite confondus et mutilés !... J'ai admiré le brave chef de Reged, j'ai vu son front rouge de sang lorsqu'il se précipitait sur ses ennemis à Llec gwin Calyston ; son épée s'attachait à leurs boucliers comme un oiseau de proie ; il la brandissait en semant la mort². »

Les ennemis d'Urien, partagés en quatre divisions, avaient envahi ses états et demandé des otages : Owin, son fils, les refusa fièrement ; s'adressant alors à ses compagnons, Urien s'écria, dit le vieux poète contemporain : « Unis et rassemblés pour notre patrie, agissons nos bannières sur la montagne ; franchissons les plaines, et, la lance levée, précipitons-nous sur le destructeur et sur son armée... Frappons à la fois le chef et les guerriers...³ » Urien livra glorieusement plusieurs batailles aux farouches étrangers : dans l'une d'elles, sur les bords de la Clyde, Ida fut tué ; mais ses fils le vengèrent. Urien mourut comme

1. Taliesin, p. 37, *Urien, reged.* p. 55.

2. *Idem.*, p. 52.

3. *Idem.*

Arthur, de la main des siens, et, après lui, son peuple succomba dans une grande bataille, où sur 360 chefs qui portaient le collier d'or, marque distinctive de leur rang, trois seulement échappèrent au glaive des vainqueurs. Ceux-ci se répandirent sur toute la contrée orientale depuis le sud de l'Humber jusqu'au Forth.

Ida avait conquis, sur les deux bords de la Tweed, l'état breton de Byrnich qui devint le royaume saxon de *Bernicie* : à sa mort, un chef de son peuple, nommé Ella, acheva la conquête de l'état de Deyfr entre la Tweed et l'Humber et fonda ainsi, vers l'an 560, le septième état ou royaume saxon, qui fut appelé le *Deira*. Enfin, après une période de vingt-six années, des colonies de la nation des Angles quittèrent les états de Bernicie et de Deira, sous la conduite d'un chef nommé Crida, franchirent l'Humber et, chassant devant eux les Bretons, s'établirent au sud de ce fleuve entre la *Trent*, et les montagnes de la *Cambrie* (pays de Galles.) Là ils fondèrent en 586 un huitième royaume saxon qui fut nommé le royaume de *Mercie*¹. Sa création

1. Le pays situé entre l'Humber et la Tamise fut appelé pays de *Merk*, en latin *Mercie*, probablement à cause du voisinage des Bretons libres de l'ouest, dont il formait la frontière ou la *marche*, comme parlaient les Germains. (Aug. Thierry, *Hist. de la conquête de l'Anglet. par les Norm.* liv. I.)

fut attribuée à Crida, mais ce fut son petit-fils, le célèbre *Penda*, qui donna à la Mercie une existence indépendante des Anglo-Saxons du nord.

Ainsi furent successivement fondés les huit royaumes saxons qui formèrent une véritable *octarchie*, souvent changée en *heptarchie* par la fusion des états de *Bernicie* et de *Deira* en un seul état qui devint redoutable sous le nom de *Northumbrie*¹. Le nom de terre des *Angles* n'avait été donné qu'à une très-petite partie de la côte de l'est où une colonie peu nombreuse de ce peuple s'était établie avant l'émigration générale : mais, avec le temps, ce nom s'étendit à tout le territoire occupé dans l'île par la race anglo-saxonne. Il fallut à cette race près d'un siècle et demi de combats depuis la première arrivée d'Hengist pour établir complètement sa domination dans la Bretagne, et vers la fin du vi^e siècle,

1. Le nom d'Heptarchie ou de *sept états*, nom consacré par l'usage, a été improprement donné à la réunion des royaumes anglo-saxons. — Il paraît, d'après le résultat de savantes recherches, qu'il a existé un plus grand nombre d'états à peu près indépendants. Palgrave, entre autres, a reconnu l'existence séparée de l'état de *Hwiccas*, enclavé dans le territoire de la *Mercie*, et comprenant en partie les districts de Worcester et d'Hereford. « Cet état, dit l'auteur anglais, avait à peu près l'importance des états d'*Essex* et d'*Est-Anglie*. » (Voy. Palgrave, *Rise and progress of the english commonwealth. Proofs and illustrations*, p. ccxix, etc.)

elle possédait l'île entière à l'exception de la partie septentrionale au-delà du Forth, nommée Calédonie, et de la côte occidentale depuis l'embouchure de la Clyde jusqu'à la pointe de Cornouailles.

Le peuple conquérant n'extermina point le peuple conquis dans les lieux où il se fixa, comme on l'a cru longtemps d'après le témoignage de quelques anciens auteurs : mais là presque partout les Bretons furent réduits à un état sinon de servitude, du moins de dépendance : leur territoire et ses principales divisions reçurent des dénominations saxonnes ; ils perdirent leurs chefs, leur culte¹ et jusqu'à leur langue². Cependant

1. Le culte chrétien réussit cependant à se maintenir en quelques endroits dans les contrées occupées par les Saxons.

2. Si les Anglo-Saxons ont imposé leur langue aux Bretons demeurés parmi eux, ceux-ci ont à leur tour imposé leur accent à leurs vainqueurs. Le savant philologue, W. Edwards, a reconnu à ce trait particulier qu'ils étaient restés en grande majorité sur le sol occupé par les conquérants, et ce nouveau témoignage a confirmé sur cette grande question les conclusions qu'il avait déjà tirées de l'étude de l'histoire, des mœurs et de la constitution physique des peuples de la Grande-Bretagne. Cette observation si lumineuse de W. Edwards, lui a été suggérée par le célèbre Mezzofante, doué, plus qu'aucun homme peut-être, du génie des langues. Elle est d'un immense intérêt pour l'histoire du peuple anglais, surtout durant la domination saxonne, et j'invite le lecteur à lire le livre où elle est consignée. (*Des caractères physiologiques des races humaines, considérés dans leurs rap-*

la perte de leur gouvernement national n'entraîna point pour eux celle de leurs vieux usages. Il existait, au moment de la conquête, de nombreux rapports entre les coutumes des anciens Bretons et celles des Anglo-Saxons, particulièrement en ce qui touche le mode de possession des terres, le gouvernement de la famille, l'organisation des tribunaux et l'administration de la justice¹. Les

ports avec l'histoire.) Dans un autre ouvrage couronné par l'Institut et publié après sa mort, W. Edwards a donné les caractères propres de la prononciation des Gallois ou des Bretons, tels qu'on les retrouve dans la prononciation de l'anglais. (Voyez *Recherches sur les langues celtiques.*)

1. Il faut lire, pour s'en convaincre, les *Triades Galloises*, dont l'authenticité a été parfaitement démontrée, surtout par Sharon Turner, dans l'appendice de son troisième volume de l'*Histoire des Anglo-Saxons*. On peut rapporter la rédaction de ces Triades à l'époque qui suivit la domination romaine en Bretagne et qui précéda la soumission de la plus grande partie de l'île aux Saxons. Les usages et la législation politique et civile des Bretons, tels que nous les présentent ces triades, diffèrent beaucoup de ce que nous les voyons, trois ou quatre siècles plus tard, dans le fameux code gallois ou breton d'*Howel-Dà*, rédigé en 940. Des changements à peu près analogues s'opérèrent durant ce temps dans la constitution des Saxons, et les plus grands rapports continuèrent ainsi à se produire parallèlement dans les institutions des Anglo-Saxons de l'Heptarchie et dans celles des Bretons indépendants du pays de Galles, sur lesquels régnait Howel-Dà.— On a victorieusement prouvé que les deux peuples n'empruntèrent pas l'un de l'autre leurs coutumes et leurs institutions : on s'est fondé pour le démontrer, d'une part, sur la haine et sur la rivalité

historiens font à peine mention de ces rapports : ceux-ci cependant, après les affreuses calamités que toute conquête traîne à sa suite, contribuèrent beaucoup à consolider sur le sol de l'Angleterre les institutions saxonnes et à fondre en un peuple les vainqueurs et les vaincus.

Il faut reconnaître néanmoins que les premiers temps qui suivirent les invasions saxonnes, furent pour le peuple vaincu, des temps de désolation et de deuil : les Bretons qui ne purent supporter, sur le sol conquis, les douloureuses conséquences de leurs défaites, gagnèrent en foule la côte occidentale et trouvèrent une patrie et des frères au sein des populations indigènes qui s'y étaient maintenues.

Le nom de *Cambrie*, de pays *Welsch* ou de *Galles*, fut donné au territoire compris entre le golfe de la Saverne et celui de Solway. Ce pays, défendu par la mer qui le baigne à l'ouest, par les fleuves qui couvrent ses autres frontières et

qui subsistèrent toujours entre eux, et d'autre part sur la conformité des institutions et des coutumes des Bretons du pays de Galles avec celles des Bretons du continent qui n'eurent aucune relation suivie avec les Anglo-Saxons, et on en a conclu, avec raison, que les deux peuples n'ayant point reçu l'un de l'autre leurs lois et leurs coutumes, il faut nécessairement que la conformité que l'on remarque entre elles, ait sa source et sa cause dans une communauté d'origine et d'usages traditionnels.

par les montagnes dont sa surface est hérissée, est géographiquement séparé des autres parties du littoral de l'est où s'étaient maintenues des tribus bretonnes indépendantes, et il fut redevable de la conservation de son indépendance à ses avantages naturels autant qu'à la valeur de ses habitants. C'est là que le plus grand nombre des fugitifs chercha un asile ; les Bretons de cette contrée, en majeure partie Cambriens ou Kymris, s'y maintinrent longtemps invincibles. Ils eurent, dit un ancien auteur ¹, le bras levé contre tous, et tous eurent le bras levé contre eux : ils furent le but commun des entreprises des Angles de Bernicie et de Deirie, des Saxons de Wessex et des Scots de l'Irlande, et, sur toutes leurs frontières, ils furent aussi prompts à l'attaque qu'à la défense. Les prophéties qui leur promettaient un jour la victoire sur leurs ennemis et l'expulsion de la race étrangère entretenirent en eux un enthousiasme national, une ardeur guerrière, un esprit indomptable : ils tournaient leurs armes tantôt contre le Saxon, tantôt contre eux-mêmes, et les courts instants que leur laissait la lutte avec l'étranger, ils les employaient à s'entre-déchirer pour les querelles de leurs princes. C'est ainsi qu'ils préparèrent dans l'ave-

1. Matt. West., p. 198-199.

nir la ruine de leur indépendance, mais du moins ils surent la conserver durant des siècles.

Beaucoup de fugitifs bretons cherchèrent une patrie sur d'autres rivages; un grand nombre passèrent dans la Gaule et y abordèrent sur un territoire que leurs aïeux avaient peuplé en même temps que la Bretagne et où leur langue était encore parlée.

Ce pays était la partie occidentale de l'ancienne Armorique. Accueillis par les habitants à la faveur de l'identité d'origine, les fugitifs Bretons se répandirent sur toute la côte septentrionale jusqu'au Coesnon, et, au sud, jusqu'au territoire de l'ancienne cité des Vénètes, aujourd'hui Vannes. Ils y fondèrent un état séparé, où la majeure partie de la population demeura celtique et conserva ses mœurs et sa langue : le nom de *Bretagne* était attaché, dit-on, depuis environ un siècle¹ à ce territoire, et il s'étendit ensuite à toute la presque île armoricaine. Vers le même temps, des compatriotes de leurs conquérants, des Anglo-Saxons expatriés de la Germanie, abordaient à peu de distance de la côte armoricaine sur une autre pointe plus septentrionale de la côte des Gaules et fondèrent une colonie saxonne aux environs de la ville qui est devenue Bayeux.

1. Voyez p. 148.

L'empire d'Occident venait de succomber, et les peuples barbares achevaient de s'y établir. Les belliqueuses tribus des Francs étaient descendues, sous Clovis, des bords du Rhin et de la Meuse jusqu'à la Loire : les Bourguignons ou Burgundes étaient maîtres de la partie orientale des Gaules : les Goths occidentaux, ou Visigoths, occupaient le sud de cette contrée et dominaient en Espagne : les Hérules, sous Odoacre, et après eux les Goths orientaux (Ostrogoths), sous le grand Théodoric, avaient successivement possédé l'Italie, lorsque le saxon Cerdic luttait avec gloire contre Arthur et fondait, dans la Grande-Bretagne, le plus puissant des états saxons destiné à absorber tous les autres, le royaume de Wessex.

Les anciens Saxons, dit le vénérable Bède, d'accord avec César parlant des Germains, n'avaient point de rois, mais plusieurs chefs élevés au-dessus du peuple. Ceux-ci, lorsqu'une guerre éclatait, tiraient au sort un chef suprême auquel ils obéissaient pendant toute la durée des hostilités. La guerre finie, les chefs devenaient égaux. Cet état de choses put se maintenir sur le continent, où les Saxons partagés en diverses tribus n'avaient à soutenir que des guerres temporaires entre eux ou avec les peuples voisins. Mais, lorsqu'ils envahirent la Bretagne, la situation changea. Isolés en nombre inférieur sur une terre

étrangère, au milieu d'une population ennemie, les Saxons eurent constamment besoin de grands chefs militaires : l'autorité fut ainsi perpétuée dans leurs mains, et ces chefs purent être considérés véritablement comme rois. Cependant, chez les Anglo-Saxons comme chez tous les autres peuples germains après la chute de l'empire d'Occident, le pouvoir des rois était limité : un conseil, composé des hommes les plus considérables, élisait le roi et gouvernait en commun avec lui. Ces hommes, chez les Anglo-Saxons, étaient désignés par le beau nom de *sages* (wittans) et le conseil était nommé wittenagemot, *assemblée des sages*.

La nécessité impérieuse qui, dans chaque état saxon de la Bretagne, contraignit les premiers de la nation à se donner un supérieur ou un roi, se fit sans doute également sentir, dans les premiers temps, aux rois, et obligea quelques-uns de ceux-ci à s'unir sous un chef suprême pour un intérêt commun de conquête et de défense : ce chef souverain du pays conquis fut nommé *bretwalda*, probablement maître ou dominateur des Bretons¹. Telle est l'origine probable et fort peu connue de cette haute dignité, que plusieurs considèrent comme empruntée aux traditions de Rome et

1. Bède se borne à dire que les chefs revêtus de ce titre étaient souverains de tous les pays au sud de l'Humber.

comme représentant, surtout aux yeux de ceux qui en étaient revêtus, la dignité impériale¹.

Il s'écoula trois siècles depuis la fondation des divers royaumes anglo-saxons jusqu'à leur absorption en un seul état sous le *bretwalda* Egbert ; et ce temps fut marqué dans la Grande-Bretagne

1. Le docteur Lingard ne décide point cette question : « On ne sait pas, dit-il, si le *bretwalda* obtenait ce titre de son propre pouvoir ou s'il le recevait du suffrage spontané de ses égaux. » Nous penchons pour cette dernière opinion qui est d'accord avec l'ancien usage germanique ; cependant plusieurs *bretwaldas* n'ont point été reconnus dans tous les états saxons de la Grande-Bretagne, et il est présumable que, dans un pays où pendant deux siècles tant de chefs, soit indigènes, soit étrangers, avaient usurpé le titre d'auguste et s'étaient élevés sur les débris de la puissance impériale, la pensée de s'y établir en successeurs des empereurs soit venue à quelques chefs anglo-saxons ; mais il n'y a rien à en conclure pour la persistance des institutions politiques de Rome dans la Grande-Bretagne, sous les chefs saxons. Les conséquences que le savant Palgrave (a) et quelques auteurs essaient de tirer d'un fait aussi simple, ne me paraissent nullement fondées ; les chroniqueurs ecclésiastiques ont pu se servir du mot *imperator*, pour expliquer le sens du mot *bretwalda* ; l'auteur de la vie de saint Columban a pu dire en parlant d'Oswald : *Oswaldus qui postea a Deo, totius Britanniae IMPERATOR ordinatur* (b), sans que nous soyons, en aucune manière, fondés à reconnaître dans le *bretwalda* saxon les attributions ou l'autorité des anciens empereurs.

(a) *The rise and progress of the english commonwealth*, chap. XVIII, p. 565-567.

(b) *Cumminus, in vitâ Columb., c. 26.*

par une longue suite de guerres. Avant d'en décrire les principaux évènements, je raconterai une conquête plus importante et plus durable que toutes celles du glaive, conquête de la parole, tableau sérieux mais doux, plein d'enseignements et de charmes, qui repose l'esprit du spectacle des scènes sanglantes ; je dirai comment les Anglo-Saxons abandonnèrent leurs faux dieux et furent conquis à la civilisation par le christianisme.

III.

De la religion des Anglo-Saxons et de leur conversion
au christianisme.

La religion des peuples de la Germanie était un mélange grossier et confus de plusieurs religions dont le caractère le plus général était l'adoration des forces de la nature¹. Le feu et la terre personnifiée dans la déesse *Hertha*, étaient les plus anciens objets du culte des peuples germains

1. Deorum numero eos solos dicunt quos cernunt et quorum apertè opibus juvantur, solem, vulcanum et lunam : reliquos ne famâ quidem acceperunt. (Cæs., *de bell. Gal.*, l. VI, c. 21.) — Lucos et nemora consecrant, deorumque nominibus appellant secretum illud quod solâ reverentiâ vident. (Tacite, *Germ.*, IX.)

de la confédération saxonne. Ils avaient encore beaucoup d'autres divinités dont les principales, mentionnées par Bède ¹, étaient *Rhêda*, à laquelle ils sacrifiaient au mois de mars, et *Eostra*, dont la fête tombait en avril et dont le nom s'est confondu avec celui que les Anglais donnent encore aujourd'hui à l'époque de la solennité de Pâques. L'idole célèbre de Heligoland, l'une des îles que ces peuples occupaient, avait nom *Fosète* et communiquait quelque chose de son caractère sacré aux créatures vivantes de l'île, ainsi qu'aux sources et aux fontaines. Mais, de toutes les divinités des anciens Saxons, la plus révéérée était une idole nommée *Irmînsul* et représentant un guerrier armé. Cette idole avait un temple magnifique à Eresberg, où, tous les ans, des victimes humaines étaient immolées. On n'est pas d'accord sur le dieu qu'elle représentait : plusieurs pensent que son culte était celui d'*Odin*. Nous avons vu en effet que le peuple teutonique, auquel appartenaient les Saxons, accepta en partie les lois et le culte des sectateurs d'*Odin*, lorsque ceux-ci, venus des mêmes régions asiatiques, s'établirent dans les contrées septentrionales de l'Europe. Les dogmes de l'Edda pénétrèrent parmi un grand nombre de peuplades de la confédération saxonne et les divinités scan-

1. Bède, *de temporum ratione*, vol. II, p. 83.

dinaves, *Thor*, *Odin* et *Freya* y eurent des adorateurs et des temples¹. Parmi ces divinités, *Woden* ou *Odin* était révéré comme le dieu de la guerre : son culte convenait aux mœurs belliqueuses des peuples germanains, il se propagea de l'extrémité de la Scandinavie aux sources du Rhin, et les chefs germaniques, surtout ceux des peuples voisins de l'Océan, se firent gloire d'être descendus de ce dieu. Les guerriers aspiraient à se rendre dans son palais après leur mort : ceux qui ne mouraient pas les armes à la main allaient au sortir de la vie dans le *Niflheim*, séjour de douleur, où l'Edda nous dit que *Héla* distribue les âmes des guerriers morts de maladie ou de vieillesse. Son palais s'appelle le nuage ; sa table, la faim ; son couteau, le besoin ; son serviteur, le retardataire ; sa porte, le précipice². A ce séjour était opposé le *Walhalla*, lieu de délices : là les compagnons d'*Odin*, morts de leurs blessures, passaient leurs jours dans la joie des combats et des festins : chaque

1. Thor præsidet in aere, qui tonitrua et fulmina, ventos imbresque serenat et fruges gubernat. Thor cum sceptro Jovem simulare videtur. (Adam. Bremensis, *Hist. Eccles. Brem.* 1739, in-4°, c. 233.) — Alter Wodan, idem furor, bella gerit hominique ministrat virtutem contra inimicos... Wodanum sculptant armatum sicut nostri Martem solent... Tertius est Frigga (*Freya*) pacem, voluptatemque largiens mortalibus. (Adam. Brem. *ibid.*)

2. Edda, *Mythol.*, XXXIII, XXXV.

matin, revêtus de leur armure, ils descendaient dans la lice et combattaient, puis ils montaient à cheval pour se rendre à la salle du festin, où ils mangeaient du sanglier et buvaient de la bière dans le crâne de leurs ennemis¹.

Les prêtres, chez les nations de l'ancienne Germanie, étaient fort respectés : c'étaient eux qui maintenaient l'ordre dans les assemblées et qui seuls avaient le droit d'infliger les châtimens corporels². Cependant il n'y avait point chez ces peuples de caste sacerdotale proprement dite, et ce seul fait explique la facilité avec laquelle ils adoptèrent des croyances nouvelles et renoncèrent aux leurs, suivant en cela l'exemple de leurs chefs militaires.

Clovis adopta, dans la Gaule, la religion du peuple conquis, et sa nation l'imita. Mais dans la Grande-Bretagne, à cette époque, l'état du christianisme était loin de ressembler à ce qu'il était

1. Edda, *Myth.*, xxviii.

Bibemus cervisiam brevi
Ex concavis craniorum poculis
(Non exhorret mortem animosus)
In præstantis Odini domicilio.

(*Canticum Regneri Lodbrog*, Strop. xxv, latinè versa ap. Bartholinum, lib. II.)

2. Neque animadvertere, neque vincire, ne verberare quidem, nisi sacerdotibus permissum; non quasi in pœnam, nec ducis jussu, sed velut deo imperante. (Tac. *German.* VII.)

sur le continent, dans les contrées conquises par les barbares ; l'Église n'y était pas constituée et organisée comme dans la Gaule : les troubles intérieurs l'ébranlèrent fortement après le départ des Romains, et elle fut au nombre des ruines amoncelées par la fureur sauvage des conquérants ¹. C'est du dehors, c'est de Rome, capitale du monde religieux, après l'avoir été du monde politique, que les Anglo-Saxons reçurent, vers la fin du vi^e siècle, l'impulsion qui en fit des chrétiens.

Le premier auteur de leur conversion fut saint Grégoire-le-Grand, l'un des plus excellents et plus illustres pontifes qui aient occupé le siège de saint Pierre. Homme de race sénatoriale et possesseur d'une fortune immense, il avait quitté les dignités du siècle pour les splendeurs invisibles, et la vie du monde pour la vie monastique. C'était l'époque où l'ordre de Saint-Benoît, si utile aux progrès de la civilisation, commençait à se répandre en Europe : Grégoire y était entré après avoir consacré ses richesses à la fondation de plusieurs monastères, et il s'y distingua par une ferveur vraiment céleste². Comme il passait un jour sur le

1. Elle ne disparut néanmoins pas entièrement. — Voir à ce sujet J. Millar, *Hist. view of the eng. govern.*, t. I, p. 165-168.

2. Son esprit, comme il le dit souvent lui-même avec larmes, s'élevait alors au-dessus de toutes les choses périssables ;

Forum, à Rome, il y vit, parmi les esclaves mis en vente, quelques jeunes gens, et fut frappé de la blancheur de leur corps et de la beauté de leur chevelure. Il s'informa de leur patrie ; le marchand lui apprit qu'ils venaient de l'île de Bretagne : « Sont-ils chrétiens ? demanda Grégoire. — Non, répliqua le marchand, ils sont encore païens. — Quelle pitié, s'écria Grégoire, que de si beaux fronts enveloppent un esprit encore privé de la grâce divine ! » Ayant enfin demandé leurs noms, le marchand répondit : « Ils sont des *Angles* (*Angli*). — Ils sont bien nommés, dit Grégoire, car ils ont des figures d'anges, et ils doivent être, dans les cieux, les frères des anges. » Il apprit encore que leur pays natal en Bretagne était le royaume appelé *Deirie*, en latin *Deira*, et voyant un nouyel augure non moins favorable dans ce nom : « Oui, s'écria-t-il, ils sont véritablement *de irá*¹, c'est-à-dire délivrés de la colère de Dieu et appelés à la grâce par Jésus-Christ². »

il méprisait tout ce qui est sujet au changement, il ne croyait qu'au ciel : son âme, retenue par le corps, échappait par la contemplation à ses liens charnels, et il aimait la mort comme l'entrée dans la vie et la récompense des travaux. (Bède, *Hist. ecclés.*, l. II, c. 1.)

1. *Ira*, colère ; *de irá*, de la colère. (Ablat.)

2. D'après l'ancienne chronique, saint Grégoire aurait poussé ce jeu de mots naïf encore plus loin (Bède, *Hist. ecclés. ubi suprà* ; et Malmesb., l. I, c. 3.

Il alla immédiatement supplier le pape d'envoyer quelques missionnaires dans la Bretagne : son vœu ne fut pas accueilli ; mais, lorsque peu d'années après (592), Grégoire eut été lui-même élevé sur le siège pontifical, son projet lui revint à la mémoire, et il résolut de le mettre à exécution. Il choisit, à cet effet, quelques moines qu'il crut propres à convertir une nation païenne, et il les mit, pour cette sainte œuvre, sous la direction de l'un d'eux nommé Augustin. Ils partirent pleins de zèle, mais arrivés à pied dans la Gaule, ils furent effrayés des difficultés de l'entreprise et de ce qu'ils entendirent raconter de la férocité des Saxons. Ils envoyèrent donc Augustin vers le pape pour le supplier de les exempter d'un si périlleux voyage. Grégoire insista, dans une lettre touchante il leur dit qu'il y avait plus de honte dans l'abandon d'une œuvre déjà commencée que dans le refus de l'entreprendre. « L'œuvre étant bonne, Dieu, dit-il, les aiderait à l'accomplir, et des souffrances passagères seraient suivies pour eux de récompenses éternelles¹. » Il leur donna des lettres de recommandation pour les évêques des Gaules et pour les princes descendants de Clovis, dont ils devaient traverser le ter-

1. Bède, l. I, c. 23.

ritoire et aussi pour la célèbre Brunehaut, veuve de Sigisbert roi d'Austrasie.

Les missionnaires se remirent en chemin, ils furent partout bien reçus des évêques et des princes francs de la Gaule, et le roi de Neustrie leur permit même d'emmener avec eux des hommes de nation franque comme interprètes auprès des Saxons, qui parlaient à peu près les mêmes langues ¹.

Les missionnaires romains, au nombre de quarante, franchirent le détroit et abordèrent dans cette même île de Thanet où avaient abordé tous ceux par qui jusqu'alors la Bretagne avait été conquise. Ethelbert, roi de Kent, régnait sur cette côte; il était alors le premier entre les chefs saxons établis dans la Bretagne, et déjà il avait obtenu le titre de *bretwalda*. Ce prince avait épousé une femme chrétienne nommée Berthe, fille du roi mérovingien Caribert, et cette circonstance fut très-favorable à l'entreprise des pieux missionnaires. Augustin, à peine arrivé, envoya dire au roi qu'il venait de Rome et qu'il était porteur d'une nouvelle qui assurait à ceux qui l'accueilleraient des joies sans fin et le règne éternel dans les cieux avec le Dieu vivant. Ethelbert, déjà prévenu en faveur du christianisme par la femme qu'il avait

1. Malmesb.

épousée, fit dire aux nouveaux venus qu'ils eussent à demeurer dans l'île où il serait pourvu à leurs besoins jusqu'à ce qu'il sût lui-même ce qu'il avait à faire.

Peu de jours après il vint les visiter et s'asseyant en plein air, de crainte que quelque mauvais sort ne fût jeté sur lui par les étrangers, s'il les recevait sous un toit, il leur donna audience. « Ceux-ci, dit le pieux chroniqueur, s'avancèrent remplis non de la science des démons, mais d'une vertu divine, portant devant eux, comme étendard, une croix d'argent et l'image du Sauveur, et chantant de saints cantiques; ils faisaient à Dieu de ferventes prières pour eux-mêmes et pour ceux dans l'intérêt desquels ils étaient venus de si loin¹. » Sur l'ordre du roi ils s'assirent et, s'adressant à lui et aux hommes de sa suite, ils leur annoncèrent la parole de vie. Le roi répondit : « Ces choses que vous nous dites, et que vous nous promettez, sont belles sans doute, mais comme elles sont nouvelles et peu certaines, je ne puis y ajouter foi en abandonnant les dieux que je sers depuis si longtemps avec toute la nation des Angles; cependant puisque vous venez de si loin nous offrir ce que vous jugez véritable et excellent, nous vous donnerons l'hospitalité, nous aurons soin de vous

1. Bède, *Hist. ecclés.*, I, c. 23.

et nous ne vous défendons point de gagner à votre foi tous ceux que vous pourrez convertir ¹. »

Le roi leur assigna donc une demeure à Cantorbéry sa capitale. Ils entrèrent dans la ville en procession solennelle et y menèrent une sainte vie, cherchant en toutes choses à imiter les premiers fidèles, par les jeûnes, par les prières, par les prédications de la parole éternelle, méprisant les biens du monde et se bornant au strict nécessaire, conformant leur conduite en toutes choses à leurs pieuses instructions, et prêts à tout souffrir, jusqu'à la mort, pour la vérité qu'ils enseignaient.

Frappés d'un spectacle si édifiant et si nouveau, plusieurs crurent et furent baptisés dans l'ancienne église du Saint-Sauveur, bâtie au temps des Romains, à l'est de la cité, et dont la reine Berthe faisait son oratoire. Le roi lui-même enfin abandonna les faux dieux, se convertit au christianisme, et dix mille Saxons suivirent son exemple.

Il serait difficile, depuis les temps apostoliques, de citer un autre lieu dans le monde où le christianisme eût été introduit d'une manière plus conforme à l'excellence et à la sainteté de sa doctrine.

1. Bède, *ubi supra*.

Augustin reçut la consécration épiscopale, et le pape lui envoya le *pallium* qui l'élevait au rang d'archevêque métropolitain en lui ordonnant de créer autant d'évêques que l'exigerait le besoin des peuples convertis. Le roi Ethelbert seconda les intentions du pontife : il donna aux missionnaires la ville de Cantorbery, fit réparer la vieille église de Saint-Sauveur, et fit construire hors des murs un monastère pour les religieux. Grégoire envoya de nouveaux missionnaires qui prêchèrent avec succès la doctrine chrétienne dans divers états soumis à la domination saxonne : il prescrivit que le territoire anglo-saxon, à mesure qu'il serait gagné au christianisme, fût distribué en diocèses selon la méthode romaine. Il pourvut avec une vive sollicitude à la constitution de la famille, au perfectionnement moral des individus. Les mœurs des peuples germaniques n'interdisaient pas d'une manière absolue la pluralité des femmes : Grégoire, en défendant la polygamie, posa les véritables bases de la famille. Il s'attacha à modifier graduellement l'homme barbare en élevant ses pensées et en épurant ses sentiments. Ses instructions à Augustin sont remplies d'une sagesse profonde, et pourraient encore de nos jours servir de modèle à tous les missionnaires chrétiens : « Retrancher tout à la fois dans des esprits durs, disait-il, est impossible, et celui qui veut atteindre le faite

doit s'élever à pas gradués et non par bonds¹. »

Grégoire, en apprenant les progrès de cette nouvelle colonie de l'Église dont il était le chef, s'écriait avec une joie enthousiaste : « Voici que la langue de la Bretagne, qui ne connaissait que des sons barbares, a commencé à célébrer les louanges de Dieu dans des sons hébreux ! Voici que l'Océan, jadis soulevé, courbe aujourd'hui ses flots soumis sous les pieds des saints : ces passions barbares que les princes de la terre n'avaient pu dompter par le fer, la bouche des prêtres les enchaîne par des paroles simples, et celui qui, infidèle, ne craignait point les cohortes des combattants, devenu fidèle, craint la langue des petits et des faibles². »

1. Nam duris mentibus simul omnia abscidere, impossibile esse non dubium est : quia is qui locum summum ascendere nititur, necesse est ut gradibus vel passibus, non autem saltibus eleveltur. (S. Greg. *Oper. Epist.* lib. XI, epist. 76.)

2. S. Greg. *Oper. t. I, Moral.*, l. XXVII, 21. — Un savant auteur anglais et protestant, qui a écrit avec succès l'histoire de cette époque, fait les sages réflexions suivantes sur la conversion des Anglo-Saxons : « La forme particulière de religion, dit-il, qui fut introduite parmi eux, par Grégoire et Augustin, était celle du système alors en vigueur à Rome ; et ce système paraît être supérieur à ce que l'intelligence des hommes de ce siècle et des siècles antérieurs était capable de concevoir et de pratiquer. C'était un composé de doctrines, de rites, de règles disciplinaires et politiques tirées en partie de l'Écriture, en partie de la tradition, et en partie aussi, soit des décisions antérieures des conciles et des papes, soit des coutumes et des préjugés populaires.

La Bretagne anglo-saxonne étant partagée en plusieurs états, la conversion des peuples qui l'habitaient, ne put se faire simultanément; elle fut lente et dura près d'un siècle. Le royaume d'Essex fut gagné le premier, après celui de Kent, au christianisme : il eut pour apôtre Mellitus, évêque de Londres, consacré par Augustin. La foi chrétienne se répandit ensuite dans l'Est-Anglie, puis dans le royaume de Northumbrie, dont la conversion, sous le règne d'Edwin, présente quelques faits dignes d'intérêt.

Avant de régner avec gloire, Edwin avait vécu en exilé à la cour du bretwalda Redwald, roi de l'Est-Anglie¹. Là, en butte aux entreprises homicides du prince auquel il avait demandé asile, et qui devait dans la suite le rétablir sur le trône, comme il méditait un soir sur ses malheurs et sur ses périls, la nuit le surprit dans ces sombres pensées. Il eut alors une vision, dit le vénérable historien de ces temps; il crut voir un personnage inconnu s'avancer vers lui et lui promettre

Tel qu'était ce système, enfin, il était revêtu des formes les plus propres à impressionner vivement l'esprit des peuples, et les meilleures que pussent admettre soit ses propres promoteurs, soit l'esprit des hommes de ce temps. Il est douteux que les nouveaux convertis eussent été capables de goûter ou de comprendre une doctrine revêtue de toute autre forme. » (Sharon Turner, *Hist. des Anglo-Saxons*, l. III, c. 6.)

1. Voyez le chapitre suivant.

sa délivrance prochaine, et plus tard une grande prospérité s'il prêtait l'oreille aux instructions qui lui seraient un jour données. L'inconnu étendit une main sur la tête d'Edwin, le conjura de n'oublier ni ce signe ni cette entrevue et disparut. Edwin s'éveilla et peu après il recouvra le sceptre¹.

Affermi dans son royaume, il obtint en mariage Ethelberge, fille chrétienne d'Ethelbert, premier roi Saxon converti au christianisme. Ethelberge se rendit auprès de son époux, suivie de Paulinus, consacré évêque, et l'un des nouveaux missionnaires envoyés par le pape Grégoire à Augustin.

On vit alors dans la Northumbrie ce qu'on avait déjà vu dans le Kent, sous Ethelbert, et dans les Gaules, sous Clovis; on vit la grande part qu'eurent les femmes et les reines chrétiennes dans l'œuvre de la conversion des chefs barbares et de leurs peuples, à la religion de Jésus-Christ. Paulinus et la reine préparaient l'esprit du roi Edwin à admettre les saintes vérités du culte, mais l'orgueil humain, la puissance des habitudes et des souvenirs, luttaient dans son cœur, et il hésitait à s'avouer chrétien. Il était en proie à ces combats intérieurs, lorsqu'un jour l'évêque entra sans être attendu, s'avança vers lui d'un air solennel, et

¹ Bède, l. II, c. 12.

étendant la main droite sur la tête du prince, lui demanda s'il se souvenait d'un tel signe. La vision qu'il avait eue et dont la reine avait peut-être instruit Paulinus, vint aussitôt à la mémoire d'Edwin ; il crut voir dans l'appel de Paulinus l'appel de Dieu même, et tomba aux pieds de l'évêque, qui l'exhorta à ne point différer d'accomplir un acte duquel dépendait son salut éternel.

Le roi vivement ému convoqua le conseil de ses wittans, dans l'espoir qu'ils se feraient baptiser avec lui, et leur proposant la religion nouvelle pour le sujet de leurs délibérations, il invita chacun à donner son avis sans réserve. Coifi, le grand-prêtre des idoles, parla le premier, et son discours en faveur du christianisme est un témoignage remarquable des idées qu'avaient ces peuples de la divinité, et de leur profonde ignorance du culte qui lui est dû et de ses résultats moraux. « O roi, dit il, c'est à toi d'examiner la doctrine qu'on nous prêche aujourd'hui : quant à moi je déclare ce dont j'ai l'expérience, et je soutiens que dans la religion que nous avons professée jusqu'aujourd'hui, il n'y a ni vertu ni utilité Nul plus que moi dans ta cour n'a rendu un hommage assidu à nos dieux, et cependant beaucoup ont reçu de plus riches bénéfices, de plus grands honneurs, et ont été plus heureux

que moi dans leurs transactions avec les hommes. Si ces dieux avaient eu réellement quelque puissance, n'auraient-ils pas assisté de préférence ceux qui ne les ont jamais négligés? C'est pourquoi si, après mûr examen, tu reconnais que le nouveau culte qui nous est prêché est excellent et plus efficace, il faut nous hâter de l'adopter¹. »

Celui qui prit ensuite la parole eut recours à une image pleine de grâce pour exposer son opinion sur le mystère de la vie humaine. « La vie présente, dit-il, comparée aux temps inconnus qui la précèdent, ou qui la suivent, ressemble à ce que nous voyons quelquefois ici à nos banquets d'hiver dans ton palais. Lorsqu'au milieu de tes thanes, le soir, nous faisons cercle avec toi autour d'un brillant et joyeux foyer, tandis qu'une tempête de neige ou de pluie sévit avec fureur au dehors, il arrive parfois qu'un petit oiseau entre par une porte, voltige quelques instants autour de la table du festin, puis sort par une autre issue. Tandis qu'il est avec nous il ne souffre point du vent glacial, il jouit des agréments et du calme de son séjour passager, mais ensuite se précipitant de nouveau dans la tempête qu'il avait fuie, il disparaît à nos yeux. Telle est la vie de l'homme : nous voyons ce qu'elle est dans l'état présent,

1. Bède, l. II, c. 12.

mais nous ne savons rien de ce qui la précède ou la suit. Ainsi donc si la nouvelle religion nous découvre sur l'existence à venir quelque chose de plus certain ou de plus sensé que la nôtre, je suis d'avis que nous l'adoptions ¹. »

Les autres membres de l'assemblée ayant manifesté des dispositions semblables, le grand-prêtre Coifi désira entendre de Paulinus lui-même l'exposition de sa doctrine. L'évêque obéit à ce vœu et lorsqu'il eut parlé, le prêtre saxon s'écria : « Jusqu'à présent je n'ai rien compris aux objets de mon adoration, mais j'embrasse le nouveau culte où je vois briller la vérité et qui nous présente les joies de la vie éternelle ; levons-nous donc, ô roi, maudissons et brûlons les temples que nous avons si vainement révéérés jusqu'à ce jour. »

« Et qui oserait, lui dit-on, profaner le premier, les idoles et leurs autels ? — Ce sera moi, dit le grand-prêtre, moi qui ai été assez insensé pour enseigner aux autres à les adorer, je donnerai l'exemple de les détruire ; et aussitôt il demanda au roi des armes et un cheval de guerre, car chez ce peuple il était défendu aux prêtres de porter les armes, et la seule monture qui leur fût permise était une jument, loi remarquable qui établissait une séparation entre le prêtre et

1. Bède, l. II, c. 13.

l'homme de guerre. Le grand-prêtre ceignit l'épée, s'élança sur le cheval du roi et courut autour du temple des idoles en brandissant sa lance ; il l'enfonça dans la porte de l'édifice, et l'ayant ainsi profané, il donna l'ordre aux siens de l'abattre et de le raser du sol. Cette scène eut lieu près de la rivière de Dorwent, à peu de distance et à l'est de la ville d'York. Elle fut suivie du baptême d'Edwin et de ses nobles. Le *pallium* fut dans la suite envoyé de Rome à Paulinus, et York, capitale de la Northumbrie, devint le second siège métropolitain de la Bretagne anglo-saxonne. Après la conversion de ce royaume, le christianisme se répandit successivement dans ceux de Wessex, de Mercie et de Sussex.

La conversion du Wessex eut lieu en 639, par la prédication du grand évêque Birinus, à qui le pape Honorius commanda de porter la lumière du christianisme parmi les Saxons les plus reculés. Le roi Cynégil régnait dans le Wessex lorsque Birinus y pénétra ; il se laissa instruire et fut baptisé par l'évêque en présence du puissant et saint roi Oswald qui lui servait de parrain, et une partie de son peuple reçut le baptême avec lui¹.

1. Bède, l. III, c. 7. — On voit encore représenté sur un vieux font baptismal, dans la cathédrale de Worcester, le baptême du roi Cynégil ou Kingil, par Birinus. (Giles, éd. de

Vers le milieu du VII^e siècle, des évêques northumbres, introduits dans la Mercie par le fils du roi Penda, y apportèrent les semences de la foi nouvelle à l'époque où ce pays se rendait redoutable par ses armes à tous les états voisins. Vingt ans plus tard, un autre pontife de la Northumbrie, le grand et bienheureux Wilfrid, archevêque d'York, fuyant la colère du roi Egfrid et réfugié dans le Sussex, convertit ce petit royaume, qui le dernier entre tous les états anglo-saxons fut amené au christianisme. C'est ainsi que tout concourait aux desseins de Dieu, parmi les peuples qu'il appelait à la lumière, et ils ne furent pas mieux servis par les rois qui accueillirent et favorisèrent les saints ministres de sa parole que par ceux qui, en les chassant de leur présence, ouvrirent à leurs pieuses instructions et à leur zèle les contrées lointaines où ils les exilaient.

Augustin, ses compagnons, ses émules ou ses disciples, ne bornèrent pas leurs efforts à la conversion des peuplades anglo-saxonnes ; leur zèle eut aussi pour objet la réformation des Églises des peuples celtiques de la Cambrie, du pays de Galles, de l'Irlande et des montagnes de l'Ecosse. L'Irlande avait été convertie deux siècles auparavant par saint Patrik, et des missionnaires de cette contrée

Bède, p. 119. — Malmesbury, l. I, c. 2. — *Chroniq. Saxon.*, an. 639.)

avaient porté la foi nouvelle parmi les Pictes et les Scots de la Calédonie ; mais la discipline de ces Églises s'était altérée, et la plupart avait admis des formes et quelques rits religieux que n'adoptait pas l'église romaine. Quant aux dogmes, les Églises des populations celtiques ne différaient point d'une manière essentielle de l'Église romaine, les différences étaient limitées à des règles secondaires et à certaines pratiques. Elles ne célébraient pas la fête de Pâques à la même époque que l'Église de Rome ² ; elles n'administraient pas le baptême comme celle-ci par trois immersions, la tonsure y était portée d'une façon particulière. Les moines des grands établissements cénobitiques de Bangor, dans le pays de Galles ; de Bangor, en Irlande ; d'Iona, dans les Hébrides ; qui étaient les centres religieux et les grandes écoles des Bretons, des Gaëls, des Pictes, des Scots, avaient tous la tête rasée en croissant sur le devant, et les cheveux pendants sur les côtés et sur le derrière, tandis que les moines occidentaux se rasaient le sommet postérieur de la tête en couronne. Ces différences étant fort lé-

1. Je pense que M. Augustin Thierry a commis une erreur, lorsqu'il a dit que ces Églises avaient adopté la doctrine de Pélage. (*Histoire de la conquête de l'Angleterre par les Normands*, t. I.)

2. Lingard, *Antiq. of the Ang.-Sax. church*, c. I.

gères, il eût été absurde d'y attacher une importance très-grande si, en exprimant la volonté de les maintenir, le clergé celtique n'eût fait un acte d'indépendance dangereux au sein d'une Église où la soumission absolue des volontés et l'uniformité complète des pratiques sont considérées, avec raison, comme les conditions premières de sa force, de sa grandeur et de sa durée. Si nous en croyons, d'ailleurs, un auteur contemporain, les horreurs d'une guerre d'un siècle et demi et la discorde sans cesse renaissante entre les indigènes, avaient presque détruit la discipline ecclésiastique et porté les plus fâcheuses atteintes aux mœurs du clergé breton. Ces motifs ayant engagé le pape Grégoire à s'occuper de sa réformation et de sa conversion à l'unité apostolique, il donna plein pouvoir à Augustin sur les évêques bretons. « Je te les confie tous, lui écrivit-il, enseigne les ignorants, fortifie les faibles par la persuasion, et châtie les mauvais par ton autorité ¹. »

Augustin invita donc le clergé breton à le reconnaître pour primat et métropolitain de l'île entière, et il convia les évêques à une conférence

1. *Britanniarum autem omnes episcopos fraternitati committimus, ut indocti doceantur, infirmi persuasione roborentur, perversi auctoritate corrigantur.* (Bède, *Hist. eccl.* t. II, p. 29.)

sur les bords de la Saverne, limite des deux territoires. L'assemblée se tint en plein air, sous un grand chêne qui porta longtemps le nom de *chêne d'Augustin*. Là, les Bretons furent invités à se conformer pour les pratiques religieuses aux usages de Rome, à se rallier à l'unité catholique, à reconnaître Augustin pour leur archevêque et à travailler, sous sa direction, à la conversion des Bretons. Bède affirme qu'il appuya ses exhortations d'un miracle, et qu'ayant fait paraître un aveugle, Saxon de naissance, il lui rendit la vue¹.

Tous les assistants reconnurent alors Augustin pour vrai prédicateur de la parole divine, et ils avouèrent que la voie qu'il leur avait tracée était celle de la justice et de la vérité : ils dirent néanmoins qu'ils ne leur était pas permis de renoncer à leurs coutumes anciennes sans l'aveu de leurs compatriotes ; ils demandèrent donc une autre conférence qui leur fut accordée, et où ils viendraient, disaient-ils, en plus grand nombre.

Dans l'intervalle, cependant, ils allèrent visiter un saint anachorète, en grande réputation dans le voisinage, et lui demandèrent conseil sur la conduite qu'ils devaient tenir avec Augustin. L'anachorète répondit : « Si c'est un homme de Dieu, obéissez-lui. — Et comment reconnaitrons-

1. Bède, *Id.*, l. II, c. 2.

nous si Dieu est avec lui? — A son humilité. Faites qu'il arrive au rendez-vous le premier : s'il se lève à votre approche et vous salue, reconnaissez-le pour un serviteur de Dieu et recevez-le comme tel ; dans le cas contraire, et s'il vous méprise, ne l'écoutez pas. » Ainsi fut abandonné au hasard le résultat de la seconde entrevue. Sept évêques bretons s'y rendirent, et avec eux quelques savants religieux du célèbre monastère de Bangor sur la Dee ¹. Augustin s'y était rendu le premier, et soit par distraction, soit par le sentiment réfléchi de son rang supérieur, il ne se leva point à l'approche des prélats bretons et compromit ainsi d'avance auprès d'eux le succès de sa mission. Il réduisit sa demande à trois chefs : 1^o l'observation de la fête de Pâques à l'époque adoptée dans l'Eglise de Rome, 2^o l'administration du baptême selon le rit romain, 3^o leur concours dans la prédication de l'Évangile aux Saxons. Les Bretons rejetèrent sa demande et refusèrent de le reconnaître pour leur archevêque : « Puisqu'il refuse, dirent-ils, de se lever devant nous, combien plus nous méprisera-t-il, si nous consentons à nous soumettre à lui. — Eh bien donc ! leur dit Augustin avant de s'éloigner, sachez que si

1. Il y avait en Irlande un autre célèbre monastère du même nom.

vous refusez de vous joindre dans l'unité avec vos frères, vous serez en butte aux attaques de vos ennemis ; et si vous ne nous aidez à faire entrer les Saxons dans le chemin de la vie, ils deviendront pour vous, par le juste jugement de Dieu, des instruments de mort. » La conférence fut rompue et les évènements accomplirent trop bien, dans la suite, cette prédiction menaçante ¹.

Le clergé anglo-saxon poursuivit sans relâche le but qu'il s'était proposé en essayant de ramener à l'uniformité des pratiques et à l'obéissance au pape le clergé des peuples celtiques de la Bretagne, et ses efforts furent vivement secondés dans la seconde moitié du VII^e siècle, par le bretwalda Oswio, roi de la Northumbrie.

Dans les divers royaumes anglo-saxons il y eut, de temps en temps, des retours vers le paganisme par une réaction inévitable des superstitions anciennes ; mais ces retours devinrent fort rares lorsque, dans la seconde moitié du VI^e siècle, l'Église anglo-saxonne se fut fortifiée par une organisation vigoureuse, sous le ministère de son célèbre primat, l'archevêque Théodore. Ce grand homme était né à Tarse, en Cilicie ; il fut longtemps moine à Rome, et il était déjà fort avancé dans la vie lorsqu'en l'année 668, il reçut le *pal-*

1. Voyez le chapitre suivant.

lium des mains du pape Vitalien, qui le nomma archevêque de Cantorbéry. Il fut accompagné en Angleterre par un savant prêtre fort célèbre, sous le nom de l'abbé Adrien, et qui l'avait indiqué au choix du souverain pontife¹. Théodore, par le double ascendant de la science et de la piété, contribua puissamment à la civilisation chrétienne et à l'instruction littéraire de la Bretagne anglo-saxonne. Il versa, disent les anciennes chroniques, le fleuve de la science sur cette terre si longtemps inculte ; il y enseigna, simultanément avec les doctrines de l'église, les lettres grecques et latines et les arts séculiers. Il consacra les vingt-trois années de son pontificat à l'organisation de l'Église anglo-saxonne, et il présida les synodes nationaux où les évêques étaient choisis et où il était pourvu aux besoins des Églises². Celles-ci, par son influence, furent unies et amenées à la conformité de discipline et de pratiques. Théodore érigea de nouveaux sièges et fixa les limites de plusieurs diocèses, déployant quelquefois, il est vrai, et par excès de zèle, un pouvoir trop absolu ou une rigueur trop grande : il encouragea beaucoup d'hommes puissants à bâtir des églises paroissiales qu'il mit sous leur patronage et sous celui de leurs

1. Bède, *Hist. eccl.*, l. IV, c. 1.

2. Lingard, *Antiquities of the Ang.-Sax. church.*, c. II.

successeurs ; il pourvut, par l'établissement d'une taxe générale, à l'entretien du clergé dans tous les états de l'octarchie, et c'est ainsi qu'il forma de l'Église anglo-saxonne tout entière, un corps régulier et imposant dont tous les membres reconnurent l'autorité du métropolitain de Cantorbéry¹. Ce grand homme, dont la voix si respectée du peuple et du clergé, était entendue des chefs guerriers au milieu des pompes royales ou dans l'ivresse du carnage, mourut en 690, âgé de 90 ans ; et si Augustin fut le premier apôtre et le père de l'Église anglo-saxonne, Théodore, dont elle reçut sa discipline et son unité, peut avec justice être considéré comme son plus illustre soutien et son second fondateur.

1. Bède, *passim*. — Rob. Henri, *Hist. de la Grande-Bretagne*, l. II, c. II.